

DAVID FOENKINOS

Je vais mieux

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

INVERSION DE L'IDIOTIE, roman, 2002.
ENTRE LES OREILLES, roman, 2002.
LE POTENTIEL ÉROTIQUE DE MA FEMME, roman, 2004 (« Folio » n° 4278).
QUI SE SOUVIENT DE DAVID FOENKINOS ?, roman, 2007.
NOS SÉPARATIONS, roman, 2008 (« Folio » n° 5001).
LA DÉLICATESSE, roman, 2009 (« Folio » n° 5177).
LES SOUVENIRS, roman, 2011 (« Folio » n° 5513).

Aux Éditions Flammarion

EN CAS DE BONHEUR, roman, 2005 (« J'ai Lu » n° 8257).
CÉLIBATAIRES, théâtre, 2008.

Aux Éditions Grasset

LES CŒURS AUTONOMES, roman, 2006 (« Livre de Poche » n° 32650).

Aux Éditions Plon

LENNON, 2010 (« J'ai Lu » n° 9848).

Aux Éditions Emmanuel Proust

POURQUOI TANT D'AMOUR ?, 2 tomes en collaboration avec Benjamin Reiss, 2004.

Aux Éditions du Moteur

BERNARD, 2010.

Aux Éditions Albin Michel Jeunesse

LE PETIT GARÇON QUI DISAIT TOUJOURS NON, en collaboration avec Soledad Bravi, 2011.
LE SAULE PLEUREUR DE BONNE HUMEUR, en collaboration avec Soledad Bravi, 2012.

JE VAIS MIEUX

DAVID FOENKINOS

JE VAIS MIEUX

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2013.*

PREMIÈRE PARTIE

1

On sait toujours quand une histoire commence. J'ai immédiatement compris que *quelque chose se passait*. Bien sûr, je ne pouvais pas imaginer tous les bouleversements à venir. Au tout début, j'ai éprouvé une vague douleur ; une simple pointe nerveuse dans le bas du dos. Cela ne m'était jamais arrivé, il n'y avait pas de quoi s'inquiéter. C'était sûrement une tension liée à l'accumulation de soucis récents.

Cette scène initiale s'est déroulée un dimanche après-midi ; un de ces premiers dimanches de l'année où il fait beau. On est heureux de voir le soleil, fût-il fragile et peu fiable. Ma femme et moi avons invité un couple d'amis à déjeuner, toujours le même couple finalement : ils étaient à l'amitié ce que nous étions à l'amour, une forme de routine. Enfin, un détail avait changé. Nous avons déménagé en banlieue dans une petite maison avec un jardin. On était tellement fiers de notre jardin. Ma femme y plantait des rosiers avec une dévotion quasi érotique, et je comprenais qu'elle plaçait dans ces quelques mètres carrés de verdure tous les espoirs de sa sen-

sualité. Parfois je l'accompagnais près des fleurs, et nous éprouvions comme des soubresauts de notre passé. Nous montions alors dans la chambre, afin de retrouver nos vingt ans pendant vingt minutes. C'était rare et précieux. Avec Élise, il y avait toujours des instants volés à la lassitude. Elle était tendre, elle était drôle, et j'admettais chaque jour à quel point j'avais été formidable de faire des enfants avec elle.

Quand je revins de la cuisine, portant le plateau sur lequel j'avais disposé quatre tasses et du café, elle demanda :

« Ça va ? Tu n'as pas l'air bien.

— J'ai un peu mal au dos, c'est rien.

— C'est l'âge... » souffla Édouard, avec ce ton ironique qui était inlassablement le sien.

J'ai rassuré tout le monde. Au fond, je n'aimais pas qu'on s'intéresse à moi. En tout cas, je n'aimais pas être le sujet d'une discussion. Pourtant, il était impossible de faire autrement ; je continuais à ressentir comme de légères morsures dans le dos. Ma femme et nos amis poursuivaient leur conversation, sans que je puisse en suivre le cours. Totalement centré sur la douleur, j'essayais de me rappeler si j'avais commis quelque effort particulier ces derniers jours. Non, je ne voyais pas. Je n'avais rien soulevé, je n'avais pas fait de faux mouvement, mon corps n'avait pas été soumis à un quelconque hors-piste qui aurait pu provoquer la douleur actuelle. Dès les premières minutes de mon mal, j'ai pensé que cela pouvait être grave. Instinctivement, je n'ai pas pris à la légère ce qui m'arrivait. Était-on conditionné de nos jours à prévoir toujours le pire ? J'avais tant de fois entendu des histoires de vies saccagées par la maladie.

« Tu veux encore un peu de fraisier ? » me demanda alors Élise, interrompant ainsi le début de mon scénario macabre. J'ai tendu mon assiette comme un enfant. Tout en mangeant, je me suis mis à palper le bas de mon dos. Quelque chose me semblait anormal (une espèce de bosse), mais je ne savais pas si ce que je sentais était réel ou le fruit de mon imagination inquiète. Édouard arrêta de manger pour m'observer :

« Ça te fait toujours mal ?

— Oui... je ne sais pas ce que j'ai, ai-je avoué, avec une légère panique dans la voix.

— Tu devrais peut-être aller t'allonger », dit Sylvie.

Sylvie était la femme d'Édouard. Je l'avais rencontrée pendant ma dernière année de lycée. Cela remontait donc à plus de vingt ans. À l'époque, elle avait déjà deux ans de plus que moi ; l'écart d'âge est la seule distance impossible à modifier entre deux personnes. Si j'avais été attiré par elle au tout début, elle avait toujours vu en moi un petit garçon. Elle m'emmenait parfois le samedi visiter des galeries improbables, ou des expositions temporaires que nous étions les seuls à arpenter. Elle me parlait de ce qu'elle aimait et de ce qu'elle n'aimait pas, et je tentais de former mon goût d'une manière autonome (en vain : j'étais systématiquement d'accord avec elle). Elle peignait déjà beaucoup et incarnait à mes yeux la liberté, la vie artistique. Tout ce à quoi j'avais renoncé si vite en m'inscrivant à la faculté d'économie. J'avais hésité pendant un été, car je voulais écrire : enfin disons que j'avais un vague projet de livre sur la Seconde Guerre mondiale. Et puis finalement je m'étais rangé à l'avis général¹ en optant pour une orientation concrète. Sylvie, étrangement, m'avait

1. C'est-à-dire à l'avis de mes parents.

également poussé vers ce choix. Pourtant, elle n'avait rien lu de moi ; son conseil n'avait donc rien à voir avec une quelconque dépréciation de mon travail. Elle ne devait pas croire en ma capacité à vivre une vie instable, pleine de doutes et d'incertitudes. J'avais sûrement le visage d'un jeune homme stable. Le visage d'un homme qui finirait, vingt ans plus tard, dans un pavillon de banlieue avec un mal de dos.

Quelques mois après notre rencontre, Sylvie me présenta Édouard. Elle annonça sobrement : « C'est l'homme de ma vie. » Cette expression m'a toujours impressionné. Je demeure fasciné par cette éloquence grandiose, cette stabilité énorme qui concerne la chose la plus imprévisible qui soit : l'amour. Comment peut-on être certain que le présent prendra la forme du toujours ? Il faut croire qu'elle avait eu raison, puisque les années n'avaient pas entamé sa certitude initiale. Ils formaient l'un de ces couples improbables dont personne ne peut réellement saisir les points communs. Elle qui m'avait tant vanté l'art de l'instabilité était donc tombée folle amoureuse d'un étudiant en stomatologie. Avec les années, j'apprendrais à découvrir le côté artistique d'Édouard. Il était capable de parler de son métier avec l'excitation des créateurs ; fiévreusement, il épluchait les catalogues de matériel dentaire en quête de la roulette dernier cri. Il faut sûrement une forme de folie pour passer sa vie à contempler les dents des autres. Tout ça, j'allais mettre du temps à m'en rendre compte. Après l'avoir rencontré pour la première fois, je me rappelle avoir interrogé Sylvie :

« Franchement, qu'est-ce qui te plaît chez lui ?

— Sa façon de me parler de mes molaires.

— Arrête, sois sérieuse.

— Je ne sais pas ce qui m'a plu chez lui. C'est comme ça, c'est tout.

— Tu ne peux pas aimer un dentiste. Personne ne peut aimer un dentiste. D'ailleurs, on devient dentiste parce que personne ne vous aime... »

J'avais dit cela par jalousie, ou juste pour la faire sourire. Elle avait passé sa main sur mon visage, avant de dire :

« Tu vas voir, tu vas l'aimer toi aussi.

— ... »

À mon grand étonnement, elle avait eu raison. Édouard devint mon ami le plus proche.

Quelques mois plus tard, je rencontrai l'amour à mon tour. Cela avait été d'une grande simplicité. Pendant des années, j'étais tombé amoureux de filles qui ne me regardaient pas. Je courais après l'inaccessible, gangrené par le manque de confiance en moi. J'avais presque renoncé à l'idée d'être deux quand Élise fit son apparition. Il n'y a rien d'exceptionnel à raconter ; je veux dire, ça a été quelque chose d'évident. On se sentait bien ensemble. On se promenait, on allait au cinéma, on évoquait nos goûts. Après tant d'années, cela demeure si émouvant de repenser à cette période de nos débuts. J'ai l'impression que je peux toucher de la main ces jours-là. Et je ne peux pas croire que nous avons vieilli. Qui peut croire d'ailleurs au vieillissement ? Édouard et Sylvie sont toujours là. Nous sommes ensemble pour le déjeuner, et nous aimons aborder les mêmes sujets. La vie n'avance pas sur nous. Rien n'a changé. Rien n'a changé, sauf une chose : la douleur que j'éprouve aujourd'hui.

Sur le conseil de Sylvie, je suis monté m'allonger. Ma tête tournait comme après une soirée alcoolisée. Pourtant, je n'avais pas bu plus d'un verre de vin à l'apéritif. Le mal

continuait à me narguer, insaisissable. Quelques minutes plus tard, Édouard m'a rejoint :

« Ça va ? On s'inquiète, tu sais.

— Ce n'est pas drôle, je suis sérieux.

— Je sais. Je te connais suffisamment pour savoir que tu n'es pas du genre à faire du cinéma.

— ...

— Je peux voir où tu as mal ?

— C'est là, ai-je dit en montrant la zone en question.

— Si tu veux bien, je vais regarder.

— Mais tu es dentiste.

— Oui, enfin, un dentiste c'est un médecin.

— Entre le dos et les dents, je ne vois pas vraiment le rapport.

— Écoute, tu veux que je regarde ou pas ? »

J'ai soulevé ma chemise et mon ami a palpé mon dos. Après quelques secondes où flottait la possibilité d'une mauvaise nouvelle, il a annoncé d'une manière rassurante qu'il ne sentait rien de particulier.

« Tu ne sens pas la petite bosse ?

— Non, il n'y a rien.

— Mais moi je la sens.

— C'est normal. Quand on a mal, il arrive qu'on imagine des modifications sur son corps. C'est une forme d'hallucination liée à la douleur. Ça m'arrive très souvent avec mes patients. Ils ont l'impression d'avoir la joue enflée, alors que non.

— Ah...

— Le mieux, c'est que tu prennes deux Doliprane, et que tu te reposes un peu. »

Dans mon for intérieur, j'ai pensé : c'est un dentiste. Ce qu'il vient de me dire, c'est un diagnostic de dentiste. Il n'y

connaît rien en dos. Aucun dentiste ne s'y connaît en dos. Je l'ai remercié du bout des lèvres, avant de tenter de trouver le sommeil. Étrangement, les deux cachets m'ont fait du bien. Et je me suis endormi. Pendant ma sieste, j'ai pensé que la douleur avait été un mirage et que tout allait rentrer dans l'ordre. Quand je me suis réveillé, j'ai regardé par la fenêtre. Nos amis étaient sûrement partis, car Élise était à genoux dans le jardin en train de renifler nos fleurs. Je ne sais pas comment c'est possible, mais souvent les femmes sentent qu'on les regarde. Comme par magie, la mienne a tourné la tête vers moi. Elle m'a adressé un sourire, auquel j'ai répondu par un sourire. J'ai pensé que ce dimanche allait enfin devenir un dimanche. Pourtant, en fin de journée, la douleur est redevenue vivace.

2

*Intensité de la douleur¹ : 6.
État d'esprit : inquiet.*

3

Pendant la nuit, je n'ai cessé de me réveiller. Je regardais alors le petit transistor près du lit qui indiquait les heures et les minutes avec des chiffres lumineux. Je m'en voulais de ne pas être passé à la pharmacie avant de me coucher, pour acheter des antidouleurs. Je pensais avec angoisse au lundi matin qui m'attendait. J'avais une réunion très importante

1. Sur une échelle de 1 à 10.

avec des clients. Tout le monde serait bien installé autour de la table, et je ne voyais pas comment j'allais m'en sortir avec mon mal de dos. Depuis des semaines, je préparais ce rendez-vous avec les Japonais. M. Osikimi en personne s'était déplacé pour rencontrer les responsables de l'agence. C'était aussi pour moi l'occasion de prouver enfin à Yann Gaillard que je valais plus que lui. En vue d'une promotion significative, je me retrouvais en rivalité avec ce collègue, et si j'avais opté pour une sorte de combat équilibré et honnête, je le sentais prêt à utiliser tous les coups pour me mettre à terre. Ma vie en entreprise était dès lors devenue insoutenable. Mais je devais m'accrocher, je m'étais battu pour progresser dans le système (et j'avais une maison à rembourser). Je regardais avec envie certains de mes amis épanouis dans leur vie professionnelle, alors que la mienne prenait des proportions inhumaines de lutte.

Quand le réveil a sonné, j'avais déjà les yeux ouverts. J'ai annoncé à ma femme que je n'avais pratiquement pas dormi de la nuit.

« Ça devient inquiétant, effectivement. Je vais t'accompagner aux urgences ce matin.

— Je ne peux pas. Tu sais bien, j'ai la réunion.

— Regarde-toi, tu ne peux pas y aller comme ça. Appelle au bureau pour dire que tu vas arriver un peu en retard. Je suis certain qu'ils vont t'attendre. Tout le monde sait que tu n'es pas du genre à faire du cinéma... »

Ça faisait deux fois en deux jours que j'entendais cette expression à mon propos. Je ne savais pas comment je devais le prendre. Mon entourage savait sûrement que je n'avais pas de propension à l'exagération. Mes mots étaient toujours en adéquation avec mes pensées, ça devait être ça « ne pas faire de cinéma ».

Ma femme s'étant montrée convaincante, nous sommes partis pour l'hôpital. J'ai envoyé un message à Mathilde, ma secrétaire d'origine suisse, pour prévenir de mon retard.

« Je suis certaine que c'est lié, fit Élise pendant le trajet en voiture.

— Quoi ?

— Ton mal de dos, et la réunion de ce matin. Tu somatises. Tu n'arrêtes pas de dire que c'est tellement important pour toi.

— Oui... peut-être... »

Quelques minutes plus tard, alors que nous roulions toujours, j'ai reçu un message de Gaillard : « Mathilde m'a dit pour ton dos. Ne t'en fais pas, les Japonais aussi ont prévenu qu'ils seraient en retard. On t'attendra. A+. » Je déteste les gens qui finissent leur message par : A+. De toute façon, je détestais tout ce qui avait un lien avec cet homme-là. Avec lui, n'importe quelles lettres m'auraient fait le même effet. Heureusement, Élise était toujours près de moi, atténuant par sa présence une manifeste montée d'agressivité. Elle avait mis la radio. Des chansons du passé berçaient notre lundi matin. Terriblement inquiet du présent, j'abandonnais mes oreilles à la nostalgie.

Une fois arrivés, nous nous sommes installés dans une immense salle perfusée aux néons jaunes. Autour de nous, il y avait de nombreux visages crispés. Je n'étais pas seul dans la communauté du dimanche saccagé. Chacun paraissait anxieux. De façon un peu honteuse, le fait de voir certaines personnes souffrir davantage que moi me rassurait. Ça sert à ça, une salle d'attente : à évaluer son état par rapport à celui des autres. On s'épie, on s'ausculte du regard. Je n'avais pas l'air d'être le plus urgent des urgents. Un jeune homme plié en deux près de moi soufflait de manière alarmante ; il prononçait des mots

incompréhensibles, cela ressemblait à une prière. « Vous devriez peut-être d'abord vous occuper de lui, non ? » ai-je suggéré quand l'infirmière m'a appelé. Elle se montra franchement étonnée, sûrement accoutumée au « chacun pour soi ».

« Ne vous inquiétez pas. Un médecin va venir.

— ...

— Vous êtes attendu en salle 2.

— Ah très bien... merci. »

En me levant, j'ai fixé une dernière fois le jeune homme. Élise aussi semblait perturbée par ce malade. Pourtant, au moment où je la quittai pour ma consultation, elle me dit :

« Je vais en profiter pour aller à Décorama. C'est dans le coin. J'aimerais bien trouver une nouvelle lampe pour le salon.

— Ah...

— Téléphone-moi en sortant. »

Elle qui faisait preuve de tant de tendresse depuis le début, elle qui m'avait poussé à venir ici, la voilà qui m'abandonnait subitement. Elle avait peut-être peur d'assister au rendu du terrible verdict. Non, ce n'était pas plausible : si elle avait redouté le pire, elle n'aurait pas pu aller faire des courses. Je n'avais pas le temps de m'attarder sur les raisons de sa fuite. Cela pouvait être une fièvre déguisée ou une manifestation d'insensibilité (celle qui surgit parfois avec le temps dans les amours stables), peu importe. Je crois surtout qu'elle tentait de dédramatiser le moment, en le rendant aussi anodin qu'une promenade soumise aux aléas des boutiques croisées. Au fond, elle avait sûrement raison. Car je commençais à sentir le poids du monde sur mes épaules. Je n'arrivais pas à affronter avec dignité ce qui m'arrivait. C'était absurde, cela arrivait à tout le monde d'avoir mal au dos, ce n'était rien ;

c'était le genre de rendez-vous médical pendant lequel une épouse pouvait tout à fait faire des courses.

Dans la salle 2, j'ai attendu encore un peu. Après avoir passé l'étape du tri sélectif, j'étais maintenant dans le service adéquat. Depuis mon arrivée à l'hôpital, mon esprit s'était focalisé sur tout ce qui se passait autour de moi, avec une étrange conséquence : ma douleur avait disparu. Le médecin m'a alors appelé pour le suivre. Je souffrais depuis plus d'une journée, et là, face au spécialiste, je ne sentais plus rien du tout. J'allais apparaître comme un malade imaginaire qui consulte pour un oui ou pour un non ; un de ceux qui encombrant les hôpitaux publics de leur chochotterie. En d'autres termes : j'allais passer pour quelqu'un qui fait du cinéma. Plus tard, au moment où je lui raconterais cet épisode, Édouard m'expliquerait à quel point il s'agit d'un phénomène psychologique classique. Dans un environnement médical, il n'est pas rare que les douleurs s'échappent, comme si elles avaient peur d'être mises au jour, et donc anéanties.

Le médecin m'a accueilli avec beaucoup de chaleur, et regardé comme si j'étais son unique patient de la journée. On sentait qu'il aimait son métier, qu'il enfilait sa blouse chaque matin avec une émotion intacte. Je l'imaginai marié à une femme qui exerçait une profession libérale à mi-temps. Ensemble, ils allaient partir en Sicile cet été, pour faire de la plongée sous-marine. Elle aurait peur, mais il saurait la rassurer ; ça devait être bien de partir en vacances avec lui.

« Vous avez de la chance. Il n'y a pas grand monde ce matin.

— Ah... tant mieux.

— Souvent, les patients attendent quatre ou cinq heures. Ça peut monter jusqu'à huit heures.

- Effectivement. J'ai de la chance...
- Alors, qu'est-ce que je peux faire pour vous ?
- J'ai une douleur au dos qui persiste depuis hier.
- Ça vous arrive souvent ?
- Non, c'est la première fois.
- Vous avez fait un effort particulier ?
- Non, rien de spécial. C'est arrivé comme ça, hier. Pendant le déjeuner.
- Vous parliez de quoi ? Quelque chose vous a crispé pendant la conversation ?
- Non... vraiment, je ne vois pas. Tout était normal.
- Vous êtes stressé en ce moment ?
- Un peu.
- Le stress est la première cause du mal de dos. Ce n'est pas pour rien qu'on dit "en avoir plein le dos". C'est dans cette partie du corps que les soucis se réfugient.
- Ah... »

Je pouvais facilement l'imaginer répéter cette statistique à tous les souffreteux du dos. Cela permettait de rendre quasi normale une situation qui ne l'était pas forcément. J'étais un salarié sous pression, et cela n'avait rien d'extraordinaire. Nous étions une armée à nous laisser envahir par l'angoisse ; tout paraissait logique.

« Enlevez votre chemise, et allongez-vous sur le ventre. »
Je m'exécutai docilement. La dernière fois que je m'étais retrouvé ainsi, c'était lors d'un lointain voyage en Thaïlande avec Élise. Une jeune femme aux longs cheveux noirs m'avait massé à l'aide d'huiles essentielles. On pouvait difficilement trouver deux moments aussi différents. Le médecin palpa mon dos un long moment sans parler. Je transformais mentalement son silence en sentence. Enfin, il s'exprima :

*Achévé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 13 décembre 2012.
Dépôt légal : décembre 2012.
Numéro d'imprimeur : 83388.*

ISBN 978-2-07-014010-7/Imprimé en France.

249241



Je vais mieux

David Foenkinos

Cette édition électronique du livre
Je vais mieux de David Foenkinos
a été réalisée le 14 décembre 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070140107 - Numéro d'édition : 249241).

Code Sodis : N54592 - ISBN : 9782072483622

Numéro d'édition : 249243.